

DYLAN  
FARROW

# SILENCE

Leur magie  
a réduit le monde  
au silence.  
Parviendra-t-elle  
à le briser ?





SILENCE



DYLAN  
FARROW

# SILENCE

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Leo Dhayer*



Ouvrage publié sous la direction de Thibaud Eliroff

Retrouvez-nous sur Facebook :  
[www.facebook.com/jailu.collection.imaginaire](http://www.facebook.com/jailu.collection.imaginaire)

Titre original  
*HUSH*

Éditeur original  
© Glasstown Entertainment and Malone Farrow, 2020

Carte © Rhys Davies, 2020

Pour la traduction française  
© Éditions J'ai lu, 2021

*À Evangeline*



Mer du Nord

Montagnes Septentrionales

Maison de Shae

Bliothfield

Aster

Vieille Rivière

Montagnes Orientales

Terres Brûlées

Faranton

Montane

Valmorn

Passé de l'Ivoire



Maison Haute

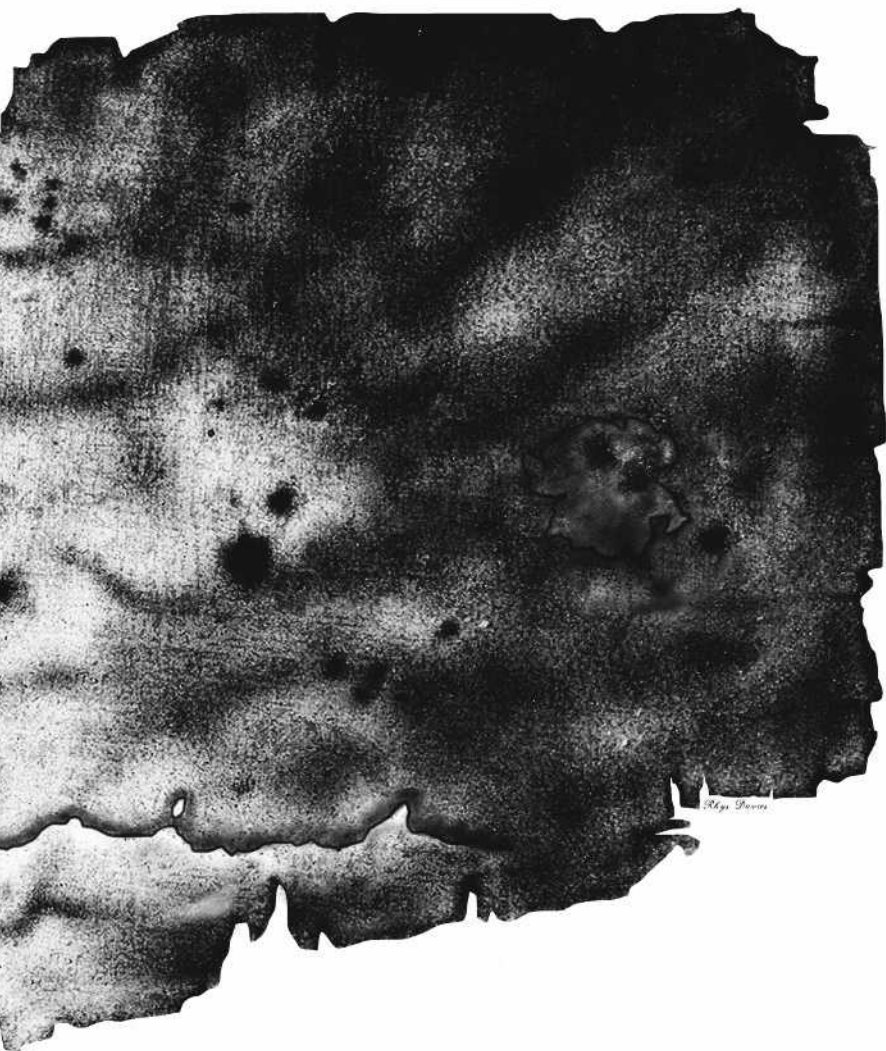
Nival

Lac Calice

Montagnes Méridionales

Terres Brûlées





*Algo. Pavesi*



## Extrait du Manifeste de Maison Haute

**C**ELA DÉBUTE INVARIABLEMENT AINSI, tout le monde le sait : les veines se font aux poignets d'un bleu toujours plus profond. S'ensuit un raccourcissement du souffle, accompagné de toux, de fièvre et de douleurs musculaires. Ces premiers symptômes passés, un ou deux jours peuvent s'écouler avant que l'obscurcissement veineux ne gagne tout le corps. À ce stade, la sclérotique de l'œil se teinte et se marbre. La coloration s'attaque ensuite aux extrémités, conférant aux doigts et aux orteils une teinte bleu ardoise de nuée d'orage.

Au dernier stade de la maladie, l'appareil circulatoire devient de plus en plus sensible, hypertrophié, prêt à se rompre. Dans les cas les plus extrêmes, c'est exactement ce qui se produit et les vaisseaux explosent sous la peau.

Finalement, la douleur devient insupportable. Elle est accompagnée, à des degrés divers, de délire et de paranoïa. Ainsi que l'a rapporté un Barde, dont le constat est resté : « Ils sont plus effrayés encore que nous ne le sommes. »

*L'époque actuelle s'est retrouvée irrémédiablement livrée à la mort et au chaos. Nos rues, nos champs, nos foyers s'empuantissent de l'infecte pourriture due à ce mal. Un nuage de fumée s'élève au-dessus de Montane, né des milliers de bûchers funéraires autant que de l'incendie des demeures qu'il nous faut brûler pour combattre l'infection.*

*Il importe, pour mettre fin à cette tragédie, de bien en comprendre l'origine.*

*La maladie – connue sous le nom de « Mort indigo », ou encore de « Souillure » – a fait son apparition dans un manoir rural du Sud-Ouest. Comme s'il avait suffi d'un mot, d'une confiance pour la propager, à peine la nouvelle avait-elle atteint un village qu'un autre foyer s'y implantait. Elle s'est si bien généralisée qu'en quelques jours à peine tout Montane s'est retrouvé touché. On plaçait immédiatement en quarantaine tous ceux qui présentaient les symptômes si caractéristiques, mais isoler les malades n'a rien fait pour endiguer la vague mortelle. Des émeutes ont éclaté. Un pandémonium s'est déchaîné dans tout le pays. Nous n'étions plus qu'une nation ravagée par la souffrance, la peur et le désordre.*

*Les survivants se souviennent aujourd'hui encore des longues processions de médecins masqués conduisant, à travers champs, des monceaux de cadavres bleuis au bûcher final.*

*Ce n'est qu'au terme d'une prudente dissémination que les Bardes de Maison Haute ont découvert la nature de notre ennemie : l'encre.*

*Nous lui accordions une grande place dans nos vies, dans nos histoires, nos missives ou nos gazettes. Nous lui avons ouvert nos foyers. En toute confiance nous en avons maculé nos doigts et l'avions répandue jusque dans nos avis de vigilance.*

*La leçon est apprise : tous ensemble, nous devons nous élever désormais au-dessus des cendres de nos morts et initier une nouvelle ère de paix pour Montane. Le temps est venu de rejoindre Maison Haute pour s'assurer qu'une telle tragédie ne puisse se reproduire. La tyrannie de la Mort indigo peut être renversée !*

*Notre histoire démontre que vigilance et prudence constituent les clés de notre survie. Bannissez toute encre de toute page. Détournez-vous des mots interdits, des contes toxiques, des symboles de mort. Purgez le pays de cette lèpre maligne.*

*Rejoignez-nous !*

Assise sous le vieil arbre planté devant sa maison, Shae écoutait son frère mourir.

Seuls les plus lugubres, les plus perçants de ses râles d'agonie lui parvenaient, et ceux-ci avaient décrié à mesure qu'il s'affaiblissait. Kieran n'était pas encore parti, mais il le serait bientôt.

Devant elle se trouvait un panier empli de chiffons. La gorge serrée par la douleur, elle occupait ses mains à les déchirer en longues bandes. Une fois que les rubans de deuil annonçant la mort de son frère seraient accrochés aux branches de l'arbre, chacun saurait que la Souillure était venue entacher leur famille.

En songeant aux veines bleues qui sinuaient sur la peau de son frère, elle frissonna. Les adultes faisaient en sorte de la tenir éloignée de son lit, mais elle avait pu voir, par la fente d'une porte, les stigmates du terrible fléau s'étendre peu à peu. Et elle ne pouvait qu'entendre les cris de souffrance et quintes de toux qui s'échappaient de sa chambre.

Kieran n'était encore qu'un enfant, de trois ans son cadet. Ce qui lui arrivait était injuste.

Elle se leva et sentit une brusque nausée s'emparer d'elle. Elle allait grimper dans l'arbre quand un autre interminable et lugubre hurlement retentit à l'intérieur. Aux alentours, emportés par le vent descendant le flanc gris de la montagne, on n'entendait plus que les cris obsédants de Kieran et la douce voix consolante de Ma.

Fourrant ses rubans dans sa poche, Shae commença son ascension. Après avoir trouvé une fourche où s'asseoir, elle entreprit, les bras tendus, de nouer aux branches les bandes d'étoffes bleu foncé. Un pâle soleil d'hiver,

émergeant des nuages, dessina sur le cottage les ombres noueuses de la ramure.

Un autre frisson la secoua. Le réseau de branches entrelacées lui en évoquait un autre – celui des veines atteintes par la maladie.

Depuis son perchoir, Shae vit alors trois hommes, à quelque distance, remonter rapidement le chemin à cheval. Jamais elle n'avait eu l'occasion d'observer d'aussi belles bêtes, mais elle avait entendu parler de telles créatures, si différentes des carnes utilisées dans son village. Chacun, à Montane, connaissait l'histoire du Cavalier originel qui avait, bien longtemps avant que le fléau ne se répande, domestiqué un cheval sauvage – un animal, disait-on, enfanté par le soleil. Sur son dos, il avait chevauché à travers le vide ténébreux du monde encore à naître, propageant la vie grâce aux paroles que ses lèvres laissaient couler. Là où il passait, la terre jaillissait en une profusion de vie et de couleurs.

Les crinières et les queues des chevaux qu'elle voyait approcher flottaient au vent comme dans un courant et semblaient briller, même dans la lumière déclinante. Ces bêtes magnifiques ne pouvaient arriver que d'un seul endroit : Maison Haute.

*Les Bardes venaient incendier sa maison.*

Malgré la capuche rabattue qui masquait leur visage, elle aurait juré voir dans la pénombre leurs lèvres bouger sans discontinuer. Le vent redoubla à leur approche, et les cris d'agonie enflèrent également. La fourche sur laquelle elle était assise remua. Shae perdit l'équilibre et ne put se rattraper à la branche inférieure.

Elle ne vit rien d'autre, dans sa chute, que les rubans de deuil qui s'agitaient, pris de frénésie, et que le vent faisait claquer.

# 1.

**U**NE SÉRIE DE CLAQUEMENTS SECS, encore et encore...  
J'ouvre grand les yeux et me réveille dans mon lit, le dos raide sur ma paillasse à peine rembourrée. *Toujours ce rêve...* Aussi vivace qu'au jour où se sont produits les faits auxquels il se rapporte, il y a cinq ans.

Une forme sombre est penchée sur moi, qui claque des doigts.

« Réveille-toi, debout là-dedans ! »

L'index posé sur les lèvres, je fais taire Fiona, que je viens de reconnaître, et lui intime : « Doucement, tu vas réveiller ma mère ! » *Elle a davantage besoin de son sommeil que moi.*

Fiona soupire et s'éloigne de mon lit. La lumière grise de l'aube, que laisse pénétrer la fenêtre, la rend moins inquiétante. Grande, élancée, blonde, dotée des pommettes les plus hautes de tout Montane, elle est pareille au rayon de soleil tamisé par la ramure d'un arbre : superbe d'une manière qu'elle ignore elle-même. Tous deux bruns, de petite taille et trapus, mes parents ne m'ont laissé aucune chance de devenir en grandissant une aussi belle

jeune fille. Du reste, je semble être la seule de la famille à avoir le visage constellé de taches de rousseur.

Fiona hausse les épaules. « Si elle a le sommeil aussi lourd que toi, réplique-t-elle, j'en doute. »

Je jette un coup d'œil à ma mère, blottie dans son lit à l'autre bout de la pièce, toute menue sous ses couvertures. Sa poitrine se soulève et s'abaisse doucement au rythme de son souffle régulier. Fiona a peut-être raison, après tout : elle dort comme une souche.

« Qu'est-ce que tu fais là ? » Je repousse l'édredon élimé avec mes pieds, dénudant mes jambes, et masse mon épaule endolorie.

« La lune est à son premier quartier, me répond-elle. Tu te souviens ? »

Le père de Fiona, épicier du village, vend la laine de nos moutons et nous rétribue en vivres. C'est l'une des seules familles du coin à accepter de rester en lien avec nous depuis que la Souillure a sali notre nom. Ainsi, chaque mois au premier quartier, Fiona passe nous voir et troque notre laine contre les quelques marchandises qui nous permettent de survivre.

En étouffant un bâillement, je m'insurge : « Mais... pourquoi *si tôt* ? » Je pose mes pieds douloureux sur le sol glacé. Mes jambes tremblent de fatigue. Je n'ai pas bien dormi la nuit précédente, en dépit d'une longue journée passée dans les champs. D'affreux rêves en embuscade me guettaient dans mon sommeil, emplis de ténèbres peuplées de murmures étouffés. J'ai fini par me lever et suis restée assise des heures à broder près de la fenêtre, pour passer le temps, clignant des yeux sur mon ouvrage à la pâle lumière d'un croissant de lune.

Fiona me suit à l'autre bout de la pièce, où sont accrochés mes vêtements : une simple chemise blanche, une jupe d'un vert passé, déchirée et boueuse à l'ourlet, que j'ai brodée avec du fil tiré de notre laine, et une veste assortie doublée de peau de lapin. Rien de bien élégant – l'opposé, en fait –, mais c'est tout ce que je possède. Je préfère enfileur un pantalon pour travailler dans l'herbe



haute des pâtures, mais après des années passées à devoir sans cesse en rallonger les jambes, une jupe, que je noue aux genoux quand il fait chaud ou quand le terrain est accidenté, me simplifie la tâche.

Roulant des yeux effarés, Fiona me tourne le dos afin de ménager ma pudeur tandis que je quitte ma chemise de nuit. Une fois habillée, je m'empresse de la faire sortir de la chambre, dont je referme aussi doucement que possible la porte derrière moi.

« Mon père veut que je sois rentrée avant l'ouverture du magasin », explique-t-elle. Tandis que je place dans un panier les écheveaux préparés la veille, elle observe mes mains, calleuses et abîmées par le maniement du rouet, et ajoute : « C'est aujourd'hui qu'arrivent les Bardes. »

*Les Bardes...* J'éprouve soudain la sensation que la maison entière vient d'être ensevelie sous la glace. Les anciens du village affirment que les mots ont un pouvoir, que certaines expressions suffisent à changer le monde autour de soi. On dit la même chose à propos de la couleur de la maladie : l'indigo est proscrit, comme si sa seule vision ou le fait d'en parler suffisait à provoquer une résurgence du mal. Désormais on ne l'évoque plus, lorsqu'il est vraiment nécessaire de le faire, que comme « la couleur maudite ».

Seuls les Bardes ont une maîtrise sûre et contrôlée du langage, à travers leurs Dits. Chacun sait à Montane que le premier imbécile venu est susceptible de causer des catastrophes en prononçant quelque parole interdite.

Certains affirment que mon frère était l'un d'eux.

On dit que la Souillure est née de l'écrit, mais les ravages qu'elle a engendrés ont suffi à rendre suspects tous les mots, qu'ils soient transmis par la parole ou l'écriture. Toute déclaration hasardeuse est soupçonnée de pouvoir relancer l'épidémie.

Il n'en a pas fallu plus pour que ma mère renonce complètement à parler à la mort de Kieran.

Un sourd et familier sentiment d'appréhension s'insinue en moi. Les Bardes nous rendent visite une ou deux

fois l'an. Le constable reçoit la veille un message prévenant de leur arrivée, délivré par un corbeau. Ils collectent la dîme due à Maison Haute, et s'ils en sont satisfaits, ils peuvent prononcer un Dit destiné à attirer la bonne fortune sur le pays et ses habitants.

Les Bardes sont rarement satisfaits. Le village d'Aster a peu à leur offrir : une brassée de laine, quelques sacs de blé pâle, avec un peu de chance la peau et les bois d'un cerf.

Aucun Dit n'a été prononcé à Aster depuis que je suis née, mais le plus vieux des anciens, grand-père Quinn, raconte souvent celui auquel il a assisté dans son enfance. Après le départ des Bardes, sa famille dut se mettre au travail pour une récolte qui dura six semaines.

La dernière fois que j'ai vu l'un d'eux, c'était à distance, à la mort de Kieran. Ensuite, ma mère m'a interdit de reposer les yeux sur eux – les dernières paroles qu'elle m'a adressées. De toute façon, ce n'est pas comme si j'avais du temps à perdre en allant assister à leur visite. Avec la terre recuite par un soleil implacable, il me faut souvent conduire notre troupeau loin de chez nous pour espérer qu'il trouve sa pitance. Le mois dernier, un de nos agneaux âgé de trois semaines est mort de faim.

Je comprends à présent pourquoi Fiona est venue si tôt. Si nos maigres écheveaux contribuent à rendre plus attrayant le tribut du village, peut-être les Bardes nous aideront-ils à mettre fin à la sécheresse. Cela fait près de neuf mois qu'il n'est pas tombé la moindre goutte de pluie sur Aster.

« Est-ce que ça va ? » s'inquiète Fiona d'une voix douce.

Je lève précipitamment les yeux du contenu du panier et la dévisage. Dernièrement, des faits étranges sont venus me hanter, que je ne peux expliquer, des rêves sans queue ni tête, semblables à de terribles et obscures prémonitions. Souvent, je me réveille avec la peur grandissante qu'il y ait chez moi quelque chose qui cloche.

« Je vais bien. » Les mots sont tombés de ma bouche comme des pierres.

Fiona plisse ses grands yeux verts et m'observe un instant. « Mentreuse ! » lâche-t-elle abruptement.

J'inspire à fond tandis qu'une idée folle et désespérée s'insinue sous mon crâne. Après avoir jeté un rapide coup d'œil à la porte de la chambre, j'attrape le panier d'une main, le poignet de mon amie de l'autre, et sors de la maison d'un pas décidé.

Le soleil fait à peine son apparition lorsque nous débouchons dehors. Le froid de la nuit n'a pas encore reflué. Les sommets qui nous entourent découpent dans les hauteurs une ligne de crête sombre et déchiquetée, peuplant la vallée d'ombres cotonneuses. Des voiles de brume s'élèvent de la végétation desséchée.

Sans un mot, j'entraîne Fiona sur le côté de notre maison. J'ai la peau brûlante et parcourue de picotements en dépit de la fraîcheur ambiante. Le tumulte de mon esprit m'empêche de tourner la tête vers elle, même brièvement, de peur qu'elle ne devine la vérité.

Je cours peut-être un grave danger, et elle aussi, en restant près de moi.

Cela a commencé il y a à peu près un an, tout de suite après mon seizième anniversaire. Je brodais l'un des foulards de maman d'un vol d'oiseaux noirs décrivant un arc de cercle sur l'étoffe lorsque j'ai redressé la tête et découvert un groupe d'entre eux dessinant une pointe de flèche dans le ciel. Peu de temps après, alors que j'esquissais un lapin à la queue blanche sur une taie d'oreiller, l'un des chiens de chasse du voisin a déboulé dans la pâture avec un lièvre blanc ensanglanté dans la gueule.

Plus étrange encore, des picotements, brûlants mais pas désagréables, me parcouraient les doigts dès que je me mettais à broder.

J'ai passé de nombreuses nuits à ne pas dormir, les yeux rivés aux rudes solives en bois du plafond, à tenter de déterminer si j'étais folle, maudite – ou les deux. Une seule chose me paraissait certaine : la maladie avait déjà étendu son ombre funeste sur nous. Nous avons été touchés par la Souillure et il nous était impossible

de savoir quelle catastrophe pouvait encore en découler. En outre, depuis ma découverte que les fantaisies nées de ma broderie trouvaient un écho dans le monde, le silence de ma mère paraissait plus assourdissant encore que d'ordinaire. La maison semblait remplie de toutes les paroles tues.

Deuil, épuisement et faim dévorante constituaient notre quotidien, jour après jour.

L'air matinal me fait frissonner, exacerbant la peur glacée qui me tenaille. Lorsque nous longeons enfin le flanc de l'étable, je lâche le bras de Fiona, mais ne peux réprimer un coup d'œil par-dessus mon épaule. La maisonnette grise demeure paisible et silencieuse dans le petit matin, telle que nous l'avons laissée.

« Qu'est-ce qui t'arrive, Shae ? me demande Fiona en dardant sur moi un œil suspicieux.

— Fiona. » Je me mords la lèvre, incapable de trouver mes mots. « Je dois te demander une faveur. » C'est la première chose sincère qui me soit venue à l'esprit.

Le regard de mon amie s'adoucit. « Bien sûr, répond-elle. Tout ce que tu voudras. »

Aussitôt, mes paroles se bloquent dans ma gorge. Je tente d'imaginer ce qui pourrait se produire si je lui confiais la vérité toute nue. *Il se peut que je sois atteinte à mon tour par la Souillure. Je veux demander aux Bardes de me guérir.*

Au mieux, je risque de perdre mon amie, de crainte que je ne lui transmette ma malédiction, et tout le village serait au courant dans la journée. Ses parents rompraient le marché conclu avec ma mère, personne n'achèterait plus notre laine et nous n'aurions plus qu'à mourir de faim.

Le seul fait de *parler* d'une telle chose est interdit : tout ce qui peut éveiller un soupçon de malveillance doit être proscrit. Des paroles de ce genre sont porteuses de leurs propres fléaux, dit-on, qu'elles transmettent aussi bien à ceux qui les prononcent qu'à ceux qui les entendent. Les formuler suffirait probablement à les rendre réelles.

Dans le pire des cas, je contamine ma meilleure amie.

Je ne peux courir ce risque.

En observant le doux visage attentif de Fiona, je comprends que cela m'est interdit. Je ne supporterais pas de la perdre elle aussi.

Je lui demande donc plutôt : « Puis-je livrer moi-même la laine à ton père ? J'aurais besoin que tu mènes le troupeau dans la pâture du nord en mon absence. Les bêtes ne devraient pas trop t'embêter ce matin, et je t'expliquerai tout ce qu'il faut faire. Tu m'as déjà vue à l'œuvre plein de fois. »

Fiona arque un sourcil. « C'est tout ? Bien sûr que je peux faire ça pour toi. Mais... pourquoi ? »

Mon cœur bat à coups redoublés. Je prends une profonde inspiration, m'adosse à la rugueuse paroi de l'étable pour me calmer et chasse les pensées confuses qui m'encombrent l'esprit, agacée de ma propre incapacité à jouer à ce petit jeu-là.

« Oh ! Je vois où tu veux en venir... » Un sourire rusé accompagne cette remarque de Fiona. Cette fois mon cœur s'arrête de battre. « Tu veux aller voir Mads, c'est ça ? »

Je m'empresse d'approuver, avec soulagement. « Voilà. C'est ça... » Nul ne trouverait à redire à une subite envie d'aller retrouver Mads, du moins pas pour les raisons qui suscitent mon inquiétude.

Fiona se met à rire et proteste : « Shae... pas la peine d'être embarrassée comme ça, je comprends parfaitement, tu sais. »

À mon tour, je lâche un petit rire que j'espère convaincant, mais qui ressemble plus à un couinement qu'à autre chose. « Merci, je te revaudrai ça. »

— Je suis sûre que je trouverai quelque chose. »

Lorsqu'elle se penche pour m'étreindre, je suis tentée de la repousser, comme si mon seul contact pouvait la contaminer. À la place, je me délecte de son odeur – mélange de senteurs d'aneth, de mûres et d'eau fraîche –, certaine à cet instant d'être moins maudite que *chanceuse*.

Fiona et moi avons toujours formé une drôle de paire mal assortie selon les conventions. Alors que je suis petite, elle est grande. Elle est aussi blonde que je suis brune. Je suis costaude et elle a tout d'une liane. Elle a des tas de soupirants, moi j'ai mes moutons. Enfin... j'ai aussi Mads, mais cela ne change pas grand-chose. Fiona se montre loyale envers moi, et même prévenante et prête à s'accommoder de mes sautes d'humeur. Elle est du genre à me porter assistance sans rien attendre en retour. Elle mérite en somme bien mieux que mes petits secrets.

« Il t'adore, tu ne crois pas ? » demande-t-elle en s'écartant de moi. Un large sourire a fleuri sur ses lèvres. « Je n'aurais jamais imaginé que tu serais mariée avant moi. »

Cette fois, je n'ai pas à me forcer pour rire. « Tu vas un peu vite en besogne ! »

Si mon amie a un défaut, c'est son penchant pour les ragots. Et dès qu'il est question de flirts et de romances, elle est intarissable. Si les jeunes hommes du voisinage me prêtaient autant attention qu'à elle, ce pourrait aussi bien être mon cas. Mads semble être l'exception à la règle dans toute la localité d'Aster.

Il m'a embrassée, une fois, l'année dernière, après une fête des moissons ratée. Le lendemain, le constable décrétait que la sécheresse était revenue, et Mads et son père partaient chasser pour trois semaines. Nous n'avons jamais reparlé de ce baiser. Même à présent, je ne suis pas sûre de savoir qu'en penser. Peut-être que le premier baiser est décevant pour tout le monde, et qu'on ne prétend le contraire que par complaisance.

Mais Mads est pour l'heure le cadet de mes soucis. J'espère seulement pouvoir donner le change assez longtemps pour aller au village et en revenir sans que ma mère ou Fiona se doute de mes motivations réelles – et sans que des voisins curieux viennent y fourrer leur nez. À Aster, tout le monde est susceptible d'espionner tout le monde. Et la plupart du temps, personne ne s'en prive.

« Tu me promets de tout me raconter ? » insiste Fiona, retournant le couteau dans la plaie.

Il m'est impossible de soutenir son regard en lui répondant. « Promis. Viens, je vais te montrer comment t'occuper du troupeau en mon absence. »

Fiona me suit docilement jusqu'à la porte de la vieille étable délabrée dont la façade de bardeaux, tout comme celle de la maison, a grisonné avec l'âge. Le toit de chaume miteux ne vaut guère mieux. Il est étonnant que la bâtisse tienne toujours debout – bien qu'à peine –, et davantage encore qu'elle parvienne à tenir à distance voleurs et prédateurs.

Le troupeau bêle et souffle joyeusement autour de nous quand je le libère et le laisse sortir. Sans perdre une minute, les bêtes trottent vers la pâture. Fort heureusement, elles semblent d'humeur coopérative aujourd'hui et restent groupées en investissant le vallon. Seule Imogen se tient un peu en retrait, mais je le lui pardonne. Elle doit mettre bas dans la semaine, et l'agneau qu'elle va nous offrir vaut bien le peu de temps qu'elle me fait perdre.

Nous menons les moutons sur une crête, à l'est, qui ne peut être aperçue de la maison. Là, je me tourne vers Fiona et prends ses mains dans les miennes.

« Qu'est-ce qu'il y a ? s'étonne-t-elle, indécise.

— J'ai failli oublier : j'ai quelque chose pour toi. » De ma poche, je tire mon dernier ouvrage en date, un mouchoir teint en rouge, grâce à un mélange de pétales et de betteraves, et brodé de fleurs inquiétantes semblables à des yeux. Un autre de mes rêves étranges, mais celui-ci ne risque pas de se réaliser.

« C'est magnifique... » murmure-t-elle.

Voilà encore autre chose que j'apprécie chez Fiona : elle aime tout ce que je brode, même les images bizarres et dérangeantes. Parfois, je me dis qu'elle voit le monde de la même manière que moi. À d'autres occasions, je pense qu'elle apprécie mes créations précisément parce qu'elle ne le voit pas comme moi.

Parce que pour elle, le monde est sans complications. À ses yeux, le soleil n'est qu'un luminaire, pas un fléau. Dans son esprit, la nuit est un velours clouté d'étoiles, pas

une insondable étendue où règnent la peur et le silence.  
Ce que je ne peux lui dire – ce que je ne peux même pas  
saisir moi-même –, c'est que je redoute parfois que les  
ténèbres ne m'engloutissent tout entière.



## 2.

**L**A PLUPART DES VOYAGEURS DOIVENT EMPRUNTER une passe dangereuse avant d'arriver à Aster, mais depuis notre maison, ce n'est qu'à une heure de marche en longeant la rive du lac asséché. La balade est assez facile, bien qu'un peu monotone. Du fait du manque de pluie, l'intégralité du paysage poussiéreux est d'une teinte brun délavé. Il y a longtemps que le plan d'eau a disparu. Il n'en subsiste qu'un cratère sombre, au beau milieu de la vallée, cicatrice balafrant le paysage pour nous rappeler ce qui s'y trouvait autrefois.

Plus j'approche du village, plus je me sens gagnée par la nausée. La tête me tourne, ma vision se parsème de taches, comme sous l'effet d'une insolation. Les hautes tours de guet se profilent à quelque distance, de plus en plus proches, menaçantes et inébranlables. Devoir bientôt cheminer dans leur ombre ne fait qu'ajouter à mon malaise.

En supposant que je parvienne à parler aux Bardes, quelles sont mes chances ? Ils pourraient se contenter de m'exécuter pour impertinence. Et s'ils décelaient en moi des traces de la Mort indigo ? Nous banniraient-ils ?

Brûleraient-ils notre maison une seconde fois ? Un frisson me secoue l'échine quand me reviennent en mémoire les bruits qui courent sur les sentences exécutées par les Bardes. La mère de Fiona a vu l'un d'eux sceller la bouche d'une femme en lui murmurant quelques mots à l'oreille.

Dans l'espoir de calmer les battements de mon cœur, j'essaie de me rappeler le son de la voix de ma mère. En me concentrant, j'arrive à m'en remémorer la chaude vibration, semblable au murmure d'un vent d'été. Avant de se murer dans le silence, elle nous racontait des histoires pour nous endormir, Kieran et moi – des histoires à propos d'une contrée lointaine, au-delà des montagnes couronnées de nuages, où nous irions tous un jour nous reposer. Des histoires du Gondal, pays de magie et de beauté, où les fleurs atteignent deux fois la taille d'un homme, où les oiseaux parlent et où les araignées fredonnent, où des arbres gros comme des maisons se lancent à l'assaut du ciel.

Kieran et moi étions tout ouïe, dans nos lits fabriqués par notre père. Le mien avait un cœur chantourné à sa tête, et celui de mon frère une étoile. Ma s'asseyait sur un tabouret entre nous. Le visage illuminé par la lueur dorée et changeante d'une bougie, elle nous parlait des Bardes de Montane. *« Par leurs Dits, ils sont capables de convoquer la chance dans votre vie. Leurs paroles peuvent aussi faire taire les battements de votre cœur, ou révéler au monde vos plus profonds secrets. »*

C'était une époque heureuse, avant que le mythe du Gondal ne soit décrété profane, avant que les Bardes n'entament leurs raids, expurgeant toute légende et toute image relatives au Gondal des lieux publics et des foyers, avant que le mot lui-même ne soit banni.

Le Gondal n'est rien d'autre qu'un conte de fées. Mais un conte de fées dangereux. Ce que je n'avais pu percevoir dans mon enfance, je le comprends à présent. De tels contes sont délétères. Ils n'ont rien à faire dans notre réalité.

*Jamais elle n'aurait dû nous raconter ces histoires, me dis-je avec colère. Kieran serait toujours vivant si elle ne l'avait pas fait.*

Cela me démange les doigts de m'emparer de mon ouvrage pour me calmer. Au lieu de quoi, je prends une grande inspiration afin de disperser mes pensées empoisonnées. Le village d'Aster m'apparaît à l'autre bout de la passe.

De tous ses habitants, ma mère et moi sommes les plus éloignées de l'agglomération proprement dite. Le constable a jugé cela préférable après ce qui est arrivé à Kieran. Le jour où Ma a pris ma main et pour m'entraîner dans la vallée montagneuse où nous vivons désormais restera à jamais gravé dans ma mémoire. Le bruit d'un marteau, celui du constable clouant au-dessus de notre porte le noir emblème du fléau – un masque de mort, la bouche et les yeux vides –, me rappellera toujours ce que nous avons perdu. Les braves gens d'Aster n'avaient plus à redouter d'être victimes de notre infortune s'ils se tenaient à l'écart. Non pas que cela ait eu la moindre importance. Ma mère n'était déjà plus la même depuis que le cœur de mon père avait lâché. Et après la mort de Kieran, elle n'était plus sortie de chez nous, sauf pour aller aux champs.

Depuis la passe, je distingue juste un amas de toitures en contrebas, dans les plaines venteuses où des hardes de chevaux sauvages s'attaquent à ceux qui sont assez fous pour les approcher. C'est sur cette étendue désolée que l'on trouvait les terres les plus fertiles, avant la Souillure. Un paysage plat et poussiéreux s'y étend à présent à perte de vue, jonché çà et là d'arbres morts depuis longtemps. Vers l'ouest, une rivière à sec trace une balafre irrégulière dans la terre, semblable à une plaie béante. Le pont qui l'enjambait a été dépouillé de ses madriers, qui ont servi de bois de chauffage lors d'un hiver particulièrement rude. Il n'en reste qu'une structure squelettique de pierre et de mortier.

Un regroupement de petites maisons serrées les unes contre les autres constitue le village d'Aster, qui tremble chaque fois qu'une troupe de bandits de grand chemin le découvre. Il reste bien seul sur la plaine caillouteuse, à l'ombre des pics montagneux qui le dominent. Au cours des dernières décennies, un rempart et des tours de guet ont été érigés, protégeant les maisons. Un investissement avisé. Aster est beaucoup plus sûr depuis qu'il a cessé d'être une proie facile et toute désignée.

Les constructions simples de bois et de pierre ont été blanchies à la chaux après la Souillure, pour faire place nette. Le badigeon à présent grisaille et s'écaille, révélant en un morne patchwork le matériau plus sombre qu'il recouvrait. Quelques taches de couleur s'accrochent vaillamment : un alignement de volets peints d'un rouge écarlate réduit à un brun passé, un mur couvert de lierre flétri, quelques jardinières aux fenêtres, pleines de plantes desséchées. On y devine les traces de la pimpante agglomération qu'était Aster autrefois, avant que la pauvreté et la maladie ne ravagent ses ruelles étroites et poussiéreuses.

Il y a un siècle, lorsque la Souillure a pour la première fois ravagé Montane, les cadavres bleuis encombraient les rues. La famille de Maison Haute est parvenue à éradiquer le mal en grande partie. Pendant quelques décennies, la Mort indigo a totalement disparu. Le peuple, pourtant, n'a pas totalement joué le jeu. De nouveau, on a laissé l'encre s'insinuer dans nos villes, invité la Souillure dans nos foyers. Et c'est ainsi que la maladie, par vagues, est revenue.

Elle peut toujours le faire, si nous ne sommes pas prudents.

Ce sont les Bardes qui nous protègent et assurent notre sécurité. Leurs châtiments sont intraitables, mais nous leur devons notre existence. Par leurs Dits, ils sont capables de chasser l'air des poumons de ceux qui, par une parole, se risquent à courtiser la Mort indigo. Mais ils ont aussi le pouvoir de ramener à la vie ceux que la

mort réclame, pour peu que ceux-ci soient suffisamment vertueux.

Kieran n'a pas eu cette chance. Beaucoup d'autres ne l'ont pas eue non plus. Il est certains miracles que même les envoyés de Maison Haute ne peuvent accomplir, mais jamais je ne m'enhardirais à l'affirmer à haute voix.

Les abords de la cité sont quasiment déserts. Dans les ruelles bordées de façades en bardeaux, je ne perçois que l'appel d'un chat du voisinage. Tout le monde doit déjà être en train de se rassembler sur la place du marché.

Les échos d'une musique enjouée qui se diffusent depuis le centre prennent dans les rues vides des accents glaçants. Je suis à la trace ce bruit lancinant en enveloppant ma tête d'un châle afin de dissimuler mes traits. Je serre les dents à l'idée que la foule puisse me reconnaître – j'anticipe déjà les regards furibonds, les murmures hostiles –, mais je n'en poursuis pas moins ma route vers le marché.

Contournant à un carrefour l'échoppe abandonnée du forgeron, je découvre les premiers signes d'animation en vue de la visite des Bardes – ou plutôt de leur *inspection*, même si personne n'oserait la qualifier ainsi. grand-père Quinn joue de sa vieille flûte piquée. Sa femme dirige des enfants du village qui chantent en chœur sur la mélodie. Des ordres lancés à un groupe de jeunes gens chargés de tendre des bannières d'une fenêtre à l'autre émaillent ce concert. Les couleurs en sont passées et leur toile usée semble prête à se rompre au moindre coup de vent.

En dessous des bannières, les citoyens d'Aster les plus prospères préparent leurs carrioles où ils ont disposé leurs biens les plus précieux. Parmi eux, le père de Fiona, grand et blond comme sa fille, affairé à dresser un auvent de toile élimée au-dessus d'un assortiment de pauvres légumes. Il a relevé certains d'entre eux contre un cageot retourné afin de simuler l'abondance. Mon cœur se serre à ce spectacle, tant sous l'effet de la pitié que de la peur. Même lui, pourtant le plus chanceux d'entre nous, peine à offrir

suffisamment de nourriture. Bientôt, tout cela sera chargé sur une charrette à destination de Maison Haute.

À moins que les Bardes ne soient mécontents.

De l'autre côté de la rue, des filles de mon âge, dans leurs plus beaux atours, se pressent vers la place, portant corbeilles de fruits et pichets emplis d'une eau précieuse. J'ai la gorge sèche rien que d'y penser. Je reconnais certaines d'entre elles, en espérant néanmoins passer inaperçue à leurs yeux. Les femmes plus âgées qui les escortent s'agitent à propos de leur tenue, de leur coiffure, et aboient des ordres : « Tiens-toi droite ! » ou « N'oublie pas de sourire ! ». Les plus jolies sont poussées au premier rang de l'assemblée, où elles ont davantage de chances d'attirer l'attention des Bardes. L'une des plus âgées fait remarquer à haute voix l'absence de Fiona. J'en frissonne.

L'excitation collective cache à peine le désespoir qui règne dans notre village. C'est un écran de fumée destiné à masquer les ravages de la sécheresse et la pauvreté de notre offrande à Maison Haute. Je me demande si cela suffira à leurrer les Bardes.

Tête baissée, je joue des coudes pour me frayer un passage dans la foule et m'approcher de la place. Je resserre le châle autour de mon visage, même si mes concitoyens semblent trop absorbés par ce qui est en train de se passer pour me prêter attention.

Il y a une certaine tension dans l'air. Sous les sourires forcés, les visages sont fermés. Avant même que ne sévisse la sécheresse, Aster a connu des jours sombres, mais le constable Dunne nous a dit que les choses iraient mieux cette année. Selon Fiona, il est allé jusqu'à assurer qu'un Dit nous serait accordé cette saison, que nos épreuves s'achèveraient, que la faim reculerait.

Je risque un coup d'œil à ceux qui m'entourent. Nombre d'entre eux sont habillés de loques et ont le visage aussi émacié que le mien. Le nœud qui me comprime l'estomac se resserre encore. En lisière de l'esplanade, l'assistance est si dense que je n'en vois pas le centre.

Le visage crispé, je redouble d'efforts pour avancer, mais la foule est difficile à fendre et je demeure cantonnée loin de mon but. Je me hisse sur la pointe des pieds et ne parviens qu'à peine à découvrir ce qui se passe par-dessus l'épaule de l'homme devant moi.

Le constable Dunne se tient seul au bas des marches de la maison communale. Il n'arrive pas à dissimuler son inquiétude, qui se lit clairement sur son visage en lame de couteau, et fixe le cœur de la place. Bardeaux et panneaux de chêne ont été arrachés de la façade derrière lui. Dunne est notre chef d'aussi loin que je me souviens. Il est grand et fort pour un homme de son âge, mais on devine une certaine lassitude dans son regard tandis qu'il surveille l'arrivée des Bardes. Au bout de quelques minutes, il carre les épaules, lisse les pans froissés de son habit et lève une main en l'air.

La musique se fait plus forte. Un parfait silence gagne l'assistance. À l'autre extrémité de la place, la foule s'écarte.

Les Bardes sont là.

Mon cœur bondit, et il me faut un moment pour identifier le sentiment qui gonfle ma poitrine : *l'espoir*.

Trois imposants personnages s'avancent dans leurs longs manteaux noirs rehaussés d'or – les couleurs de leur fonction. Leur costume parfaitement taillé met en valeur leur silhouette et leur impeccable posture. Le haut de leur bras droit s'orne de l'emblème cousu de Maison Haute : trois épées devant un bouclier. Le luxe de leur uniforme contraste fortement parmi la populace qui les entoure. Pour ce que j'en devine sous leurs capuches baissées, leurs visages paraissent figés et impassibles.

Le constable Dunne les accueille par une humble et profonde révérence que les Bardes ignorent. Il se redresse maladroitement et fait signe à la foule. Cette fois c'est le cortège de jeunes filles munies de paniers qui s'avance.

La musique gagne en intensité, d'abord hésitante, puis plus assurée. Une mélodie festive et légère accompagne la procession qui s'étire autour des Bardes. Les danseuses arrivent en tête, s'ébattant joyeusement en lançant en l'air

des morceaux de tissu teint imitant des pétales. Adressant leurs sourires figés aux visiteurs, elles se positionnent chacune de manière à cacher quelque défaut qui pourrait déparer le tableau. L'une d'elles pose opportunément le pied sur une tache sombre incrustée dans le sol. Je me rends compte que c'est du sang séché, répandu là lors de la dernière visite des Bardes, et mon estomac se contracte de plus belle.

Ensuite arrivent les marchands et artisans amenant sur la place leurs productions soigneusement préparées. Ils se mettent en ligne, chacun s'inclinant devant les Bardes, avant de s'éloigner à reculons. Les trois visiteurs en noir échangent un regard et s'avancent afin d'inspecter les offrandes. Tout le village, parfaitement silencieux, retient sa respiration.

Après ce qui semble avoir duré une éternité, les Bardes se retournent et vont adresser quelques mots au constable. Celui-ci serre les mâchoires et plisse le front, emperlé de gouttes de sueur.

Un murmure court sur la foule, du premier au dernier rang, tel un souffle de vent faisant ployer l'ivraie.

« Vous avez entendu quelque chose ?

— Peut-être se montreront-ils cléments... »

Près de moi, j'entends une femme glisser à son père :  
« ... le pire village de la région. Les Bardes vont de nouveau refuser l'offrande. »

Une autre sanglote, le mouchoir pressé sur sa bouche.

« Nous ne sommes pas dignes d'eux... »

Le constable plaide sa cause, mais ses interlocuteurs ne semblent même pas l'écouter. À chaque seconde qui passe le désespoir se fait plus tangible dans la foule. Il est étrange et déstabilisant de voir Dunne, ordinairement si fiable et sûr de lui, réduit à l'impuissance.

Si l'homme le plus puissant de la localité n'obtient pas leur attention, quelles chances ai-je moi-même d'y parvenir ?

Coupant court à mes cogitations, l'un des Bardes, un homme grand aux épaules plus larges encore que celles



de Dunne, s'avance en levant la main pour réclamer le silence. L'assistance s'exécute aussitôt.

« Bonnes gens d'Aster... » commence-t-il. Il n'élève pas la voix, mais je l'entends pourtant clairement, comme s'il se tenait juste à côté de moi. Il a un timbre profond, vibrant, et un accent sophistiqué que je n'ai jamais entendu auparavant. « Comme toujours, Maison Haute vous est reconnaissante de votre générosité. Cela nous peine grandement de constater que votre présent n'est pas à la hauteur de l'esprit dans lequel il est offert. »

L'appréhension m'assaille de plus belle. Une nouvelle rumeur monte de la foule, à laquelle le Barde met un terme en levant la main plus haut, les yeux plissés par la colère.

« Hélas, lors de cette visite encore Aster aura déçu nos espérances. Par la grâce de lord Cathal, Maison Haute ne peut offrir qu'à la mesure de ce que vous fournissez en retour. »

Il rejoint la charrette du père de Fiona et soulève un navet flétri. Le savant empilement s'effondre, révélant le cageot renversé qui le faisait tenir. Un autre Barde saisit une pomme et la retourne, exposant aux regards une tache brune. Le Barde fait claquer sa langue contre son palais en secouant la tête. Le père de Fiona, le visage couleur de cendre, reste frappé de stupeur.

En remettant soigneusement en place le navet qu'il avait saisi, le Barde aux cheveux sombres poursuit : « Alors que d'autres villages, au-delà des plaines, ont offert des moissons abondantes, les récoltes sont ici des plus maigres. Nous voudrions vous aider, vraiment. Mais manifestement, quelque chose chez vous ne tourne pas rond. Aster ne tirerait aucun bénéfice d'un Dit. »

Le constable Dunne s'éclaircit la voix et répond : « C'est à cause de la sécheresse. Rien ne pourra... »

— Par pitié, montrez-vous charitables ! l'interrompt une femme proche de moi, les joues sillonnées de larmes. Nous ne survivrons pas sans un Dit ! »

Le Barde réclame une fois encore le silence, et la foule une fois de plus obtempère, mais l'atmosphère reste lourde de suppliques informulées.

« Comme je le disais, reprend le Barde d'une voix plus ferme, il y a une raison pour laquelle Aster est seul à connaître de telles difficultés. Parmi vous, il doit y avoir un ou une responsable. »

Il marque une pause, laissant courir son regard sur les visages rassemblés devant lui. L'espace d'un instant, je suis certaine que ses yeux croisent les miens sous sa capuche, et je suis soulagée de le voir poursuivre son inspection. « J'encourage quiconque pourrait disposer d'informations à ce sujet à s'avancer. Quelqu'un que vous connaissez a-t-il prononcé des paroles interdites ? Utilisé ou détenu de l'encre ? Recelé des objets défendus ? »

J'entends ma voisine bloquer sa respiration.

Le constable s'avance humblement et renchérit : « C'est maintenant qu'il faut parler. Le sort d'Aster en dépend. »

Un grand silence tombe sur la foule assemblée sur la place, mais les Bardes ne sont plus au centre de l'attention collective. Les villageois s'observent les uns les autres, les yeux agrandis par la peur, le soupçon, et même une forme de cruauté. Je devrais y être habituée : sous le feu de ces mêmes regards, nous avons été chassées de notre maison, ma mère et moi. Cherchent-ils quelqu'un que je connais ?

Un soupçon me glace le cœur. Se pourrait-il qu'ils me cherchent *moi* ?

Un petit garçon s'avance vers le centre de la place en direction des Bardes. Je reconnais sa tignasse de cheveux noirs emmêlés : c'est le plus jeune des petits-fils de grand-père Quinn.

Le plus impressionnant des Bardes s'incline afin de permettre à l'enfant de lui murmurer quelques mots à l'oreille. Un ouragan d'appréhension balaie mon esprit.

Est-ce mon nom qu'il est en train de prononcer ?

Mon poulx assourdi bat à coups redoublés à mes tympan. Lentement, il se redresse et renvoie l'enfant en lui assénant une gentille tape sur l'épaule.

« L'ancien du village connu sous le nom de Quinn est ci-devant accusé de répandre des histoires du Gondal ! lance-t-il, croisant ses mains derrière le dos. Que l'accusé s'avance, je vous prie. »

Mes poings se desserrent. Des bruits de lutte se font entendre dans les derniers rangs de l'assemblée, ponctués de suppliques, tandis que grand-père Quinn est amené de force par ses voisins. On le jette sans ménagement aux pieds des Bardes où il se recroqueville, son vieux corps agité de tremblements. Un goût de bile m'envahit le fond de la gorge, mais je ne peux détourner le regard. Je n'arrive pas à y croire, et pourtant je suis sous le choc qu'il ait pu nous trahir ainsi, se montrer si stupide, nous mettre tous en danger.

« Par pitié, nobles Bardes...

— Silence ! » rétorque son accusateur avec colère.

Pour moi-même, je ne peux m'empêcher de murmurer : « Mais tais-toi donc... » Fort heureusement, le vieillard se calme.

« Pour le crime d'avoir propagé une parole interdite, tu es dès à présent condamné au silence. C'est ta langue qui paiera la dette due à Maison Haute. »

Le visage impénétrable, Dunne intime d'un signe de tête aux hommes qui ont amené Quinn de se saisir de lui. Ils hésitent un instant, s'observent l'un l'autre, jusqu'à ce que le plus costaud d'entre eux se décide à bondir sur le condamné, comme un chat emprisonnant une souris entre ses griffes. Quinn adresse par-dessus son épaule un sourire mouillé de larmes à son petit-fils et reprend son calme tandis qu'on l'entraîne vers la maison communale.

Ce n'est que lorsqu'il entre dans l'ombre du bâtiment que son cri perce le silence.

Le constable Dunne s'empresse d'aller fermer les portes. En claquant fermement, celles-ci retranchent Quinn du reste de la communauté, comme une lame sépare la chair de l'os.